

ligieux, et reste comme tel la propriété des groupes ésotériques.

Malgré toutes les recherches pratiquées parmi les tribus du sud-ouest, il avait été impossible de trouver aucune trace du passage du nègre ou du fray Marcos. Il y avait des souvenirs de l'expédition de Coronado qui fut entreprise l'année suivante, mais du voyage des deux premiers il ne restait pas souvenance dans la mémoire des indigènes. Après plusieurs années de séjour à Zuni toutefois, M. Cushing recueillit au moyen de son introduction dans les ordres, secrets et rituels, les deux traditions suivantes :

D'après la première : il serait arrivé à Zuni, longtemps avant l'arrivée des premiers Espagnols, un homme accompagné de deux chiens, cet homme s'appelait Nu-é, il paraissait affamé et s'emparait de tous les vivres qu'il pouvait trouver, sans demander permission. Ceci irrita tellement les naturels que les chefs, dans la nuit, lui donnèrent un grand coup de pied qui le fit disparaître vers les régions du sud.

La seconde tradition est mieux définie. Elle dit qu'il arriva un jour dans la plaine de Zuni un *Mexicain noir*. Cet homme entra au Pueblo de *Qa-quima*, où il se rendit très vite tellement odieux par sa conduite licencieuse, qu'on fut obligé de le contraindre. Il ne voulut pas se soumettre. Alors on le tua ! Peu après, beaucoup de *Mexicains* arrivèrent dans le pays avec des chevaux et des armes. Ils firent la guerre aux gens de Zuni, et depuis ce temps-là ils restèrent maîtres du pays.

(L'Indien de Zuni ne connaît les Espagnols que comme espagnols du *Mexique*, il les appelle par conséquent *Mexicains* sans faire de distinction entre eux et ceux de l'Europe.)

Ces traditions ont le mérite d'être authentiques au point qu'elles sont purement indiennes et particulières à Zuni, qu'elles sont anciennes et n'ont pas été créées ou formées par des intrusions étrangères. C'est donc de l'histoire, et cette histoire nous dit qu'un nègre a été tué à *Qa-quima*. Les deux traditions se rapportent aux mêmes faits, seulement, comme le Zuni d'aujourd'hui (appelé *Halona* par ses habitants) est peuplé par les descendants des six ou sept pueblos de jadis, et que chaque pueblo

gardait (et garde encore) ses traditions locales, celle de *Qaquima* est plus précise, s'accorde mieux avec les événements que la première, qui, provenant de localités où le nègre n'a même jamais été vu, ne réflète que quelques côtés et même ceux-là très vaguement.

M. Cushing ainsi que moi, nous avons pensé, frappés que nous étions de la ressemblance du mot *Nu-é* avec *Nunez*, que cette première relation se rapportait à *Alvar Nunez Cabeza de Vaca*. Mais comme ce dernier n'a jamais été au Nouveau-Mexique, il est clair que ce n'est pas de lui que parle la tradition indienne, mais du nègre, et les chiens qui l'accompagnaient étaient les deux lévriers mentionnés dans le rapport du père *Marcos*¹.

Il y a donc ici des indices presque sûrs que c'est dans la plaine de *Zuni* qu'il faut chercher *Cibola*, et que le village où fut tué *Estévanico* était le pueblo, aujourd'hui ruiné, de *Qaquima*.

Ce pueblo se trouve sur une colline de débris enchassée, pour ainsi dire, dans une niche au pied des immenses rochers verticaux qui forment la façade du sud de la monstrueuse mesa de *Zuni*². La traduction française du rapport de fray *Marcos* dit que *Cibola* était sur les flancs d'une colline de forme ronde, mais l'original espagnol se sert du terme *Cerro de forma rodonda*³. Or un cerro, dans un pays déjà montagneux, n'est pas une colline, mais bien une montagne isolée telle que la grande Mesa se présente de loin. *Redondo* s'employait (et s'emploie encore aujourd'hui au Nouveau-Mexique) pour désigner tout ce qui a plus de trois côtés; ainsi dans les pueblos on désigne les places ouvertes, qui sont toujours carrées, *como redondas*.

Il y avait dans le temps, sur les hauteurs qui couronnent la plaine du côté du sud (donc en face de *Qaquima*) les débris d'une croix en bois ! Seraient-ce les restes de la croix que fray *Marcos* planta en vue de la plaine de *Cibola* ? Dans le climat si sec du Nouveau-Mexique, des poutres, même des esquilles (for-

¹) Relation, p. 267.

²) *To-yo-a-la-na*

³) Herrera écrit *cerro redondo*.

mant partie d'anciennes toitures de pueblos ruinés) durent encore aujourd'hui, quoique sans la protection de la couche de terre qui les recouvrait dans l'origine. Et ces pueblos ont été abandonnés longtemps avant le xvi^e siècle.

En outre des preuves déjà assez concluantes que je viens de citer, il y en a d'autres qui élèvent l'identité de Zuni avec Cibola au-dessus de tout doute. Je commence par les moins importantes.

Fray Marcos parle, en outre de Cibola, d'un soi-disant royaume appelé Acus. C'est le pueblo de Acoma situé à l'est de Zuni à environ cent cinquante kilomètres, et que les Zunis appellent soit Ha-cu-quin soit Ha-cu tout court¹.

Il fait la distinction, comme je l'ai dit, entre Acus et Ahacus, en disant que ce dernier nom est celui d'une des sept villes. Ahacus est en effet Ha-ui-cu ou l'ancien Pueblo près des Aguas Calientes de Zuni.

Marata est un autre nom d'une localité mentionnée par lui. « Il m'a rapporté que vers le sud-est il existe un royaume qui s'appelle Marata, qu'il y a des populations très considérables; que toutes ont des maisons de pierres à plusieurs étages, qu'elles ont été en guerre, et qu'elles combattent encore avec le souverain des sept villes. Suivant lui cette guerre aurait beaucoup diminué la force du royaume de Marata; mais cependant il est encore puissant et continue à se défendre. » Il y a ici un fait très intéressant. Celui qui racontait ces choses au frère Marcos était un naturel de Cibola et fort âgé qui avait quitté ce pays pour se réfugier chez les Sobaypuris. Il lui parlait donc d'événements qui n'étaient pas récents, mais qui cependant se passaient pendant que cet Indien demeurait encore à Cibola. Or, Marata c'est Ma-tyâta, comme M. Cushing l'a fort bien reconnu, et Ma-tyâta est le nom donné par les indiens de Zuni au groupe de pueblos ruinés des environs du lac salé appelé el Carrizo, qui se trouve au sud de Zuni, à près de deux journées de distance. Que ces pueblos aient été abandonnés avant 1539, c'est ce qui ressort du

1) Acoma est proprement dit : Aco ou Acoma.

rapport que Melchior Diaz fit l'année suivante au vice-roi de la Nouvelle-Espagne¹, mais il paraît que leur destruction n'eut lieu que vers le commencement du xvi^e siècle. L'état actuel de ces ruines, en effet, indique que l'époque de leur abandon doit être comparativement récente².

Enfin il est souvent fait mention du pays de Totonteac. Celui-ci était situé à l'ouest ou au nord-ouest de Zuni-Cibola³. Le mot est corrompu, dénaturé, mal compris et par conséquent mal écrit. D'après ce que M. Cushing a trouvé, c'est une ancienne expression dans la langue de Zuni, désignant les régions du côté du couchant, et le nom s'applique aux *Moquis*.

Pour terminer, je citerai une preuve d'origine postérieure à l'expédition de fray Marcos, puisqu'elle est tirée des rapports sur la campagne au Nouveau-Mexique que commanda Francisco Vasquez Coronado en 1540-44. Le plus détaillé de ces rapports est celui de Castañeda, mais déjà Jaramillo, quoique beaucoup moins précis, fait une observation assez importante. Il dit : « Tous les cours d'eau que nous rencontrâmes, soit ruisseau, soit rivière, jusqu'à celle de Civola, et je crois même jusqu'à une journée ou deux au delà, coulent dans la direction de la mer du Sud; plus loin ils prennent celle de la mer du Nord⁴. En effet, tous les cours d'eau à l'est de Zuni, jusqu'au rio Grande del Norte, coulent dans cette dernière rivière et par conséquent au golfe mexicain, tandis que le rio de Zuni lui-même est un confluent du rio Colorado Chiquito, et par celui-ci du grand Colorado, ainsi donc du golfe Californien et de la mer du Sud.

Pedro de Castañeda dit de Cibola : « C'est une vallée très étroite entre des montagnes escarpées. La province de Cibola contient sept villages; le plus grand se nomme Muzaque⁵. » Ainsi écrit le traducteur français, mais le manuscrit original, qu'il m'a

1) Antonio de Mendoza, *Deuxième lettre à l'empereur Charles V.* (Dans Cibola. Appendice, p. 295.)

2) Les pans des murailles existent encore pour une hauteur de trois étages.

3) Mendoza (*Deuxième lettre*, p. 296) rapporte que Melchior Diaz confirme ce que fray Marcos disait de Totonteac.

4) Jaramillo, *Relation*, p. 370.

5) *Voyage de Cibola*, p. II, cap. III, p. 163.

été permis de consulter, porte clairement et nettement *Maçaqui*¹.

Or *Maçaqui* ou *Matzaqui* a été en effet un des plus grands pueblos de Zuni. Aujourd'hui il est en ruines, et ces ruines se trouvent, comme je l'ai déjà dit, au nord-ouest de la grande Mesa ou montagne du Tonnerre, presqu'au bord de la plaine. L'établissement de l'église de la Purificacion, à Halona, après 1598, fit graviter la population insensiblement vers ce dernier village, de sorte qu'en 1680, *Matzaqui* était réduit à un simple hameau (aldéa). Abandonné peu après 1680², on ne le repeupla plus. Mais la tradition assure, et les ruines l'attestent, que *Matzaqui* fut jadis le pueblo le plus considérable de tous ceux de la plaine de Zuni.

Il n'y a donc guère de doutes que Zuni ne soit Cibola, et comme Zuni se trouve dans le Nouveau-Mexique, c'est au frère Marcos, de Nice, que revient l'honneur d'avoir, le premier, fait connaître ce pays et ses peuplades indigènes sédentaires, au monde civilisé d'Espagne et de l'Europe. Le nègre qui devait être son guide et son compagnon, lui désobéit pour lui enlever la palme de la découverte. Sa désobéissance lui coûta la vie tandis que le moine, en faisant son devoir, put non seulement atteindre le but proposé, mais réussit aussi à rapporter les informations qui plus tard amenèrent la conquête et finalement la colonisation des pays découverts par lui.

Les rapports de fray Marcos ont été vivement critiqués depuis. On l'a traité d'exagérateur, même, disons le mot, de menteur, d'imposteur. Un peu plus d'un an après son retour à Mexico, lorsqu'il arriva à Zuni avec l'avant-garde de l'expédition de Coronado, il dut revenir à la Nouvelle-Espagne afin d'échapper à la colère des soldats qui prétendaient qu'il les avait trompés³. Nous ne savons pas ce qu'il a pu avoir raconté verbalement sur le

1) L'original est à la bibliothèque Lenox. Le titre est comme M. Ternaux-Compans l'indique, et *Maçaque* se trouve deux fois page II, cap. III, fol. 107, recto.

2) Vargas, *Auto de Remission* (ms); Vetancurt, *Cronica*, p. 320: « con dos aldeas de visita, que cada qual tenia su pequena iglesia, llamadas Mazaquia .. »

3) Castañeda, *Voyage de Cibola*, p. 42 et 48.

compte de Cibola¹. Quant à ce qui nous est resté de ses écrits, leurs données sont d'une *exactitude surprenante*.

Je l'ai déjà démontré par rapport aux indications géographiques, reste maintenant le côté ethnographique de son rapport. C'est celui-là qui a été le plus vivement attaqué.

On doit distinguer ici soigneusement entre ce que le missionnaire explorateur dit avoir vu lui-même, et ce qu'il rapporte avoir entendu dire par les autres.

S'il parle de milliers « de cuirs de vaches » dans le Sonora, c'est une exagération ou un malentendu de sa part. Il est probable qu'il aura vu des peaux de bisons, mais qu'il ne pouvait pas faire la distinction entre ceux-ci et des peaux du grand cerf foncé de ces pays, n'ayant lui-même jamais vu le buffle américain². Quant aux turquoises, les Opatas comme les Pimas en avaient et en portaient. Ils se paraient en général de toutes espèces de pierres vertes et bleues. Le silicate et le carbonate de cuivre, l'apatite verte, servaient aussi bien que la kalaïte. Ce dernier minéral se trouve, poli, taillé et perforé, dans presque toutes les ruines du sud-ouest. Il n'est pas rare au Nouveau-Mexique, où on le trouve surtout, et dans la roche, au sud de la ville de Santa-Fé³, et dans les environs de Zuni! Le religieux peut s'être trompé sur la grande quantité de ces pierres, mais il est certain toujours qu'elles formaient une parure assez commune chez les indigènes. A Zuni, comme dans tous les pueblos du Nouveau-Mexique, il y en a même beaucoup. Ce qu'on lui racontait de turquoises enchâssées dans les portes à Cibola était parfaitement vrai. Cette coutume d'enfoncer de petites pierres de cette espèce dans les cadres en bois des ouvertures par lesquelles on entre dans les appartements au moyen d'échelles, surtout dans les *estufas* ou lieux de réunion, existait anciennement, comme M. Cushing l'a trouvé. A l'heure qu'il est, elle est tombée en désuétude.

1) *Idem*, pp. 16 et 30.

2) Il parle (p. 271), d'un cuir « une fois et demi plus grand qu'un cuir de vache; ils me dirent qu'il appartenait à un animal qui n'avait qu'une corne sur le front, cette corne se recourbe jusqu'à la poitrine, de là elle remonte en pointe droite... » (p. 272). La couleur ressemble à celle du bouc, le poil est de la longueur du doigt. Ceci pourrait bien avoir été la seule peau de buffle qu'il ait vue.

3) Aux Cerrillos.

Les petits animaux « gros comme les deux lévriers que Estévan conduisait avec lui » et dont on fabriquait à Totonteac un tissu gris semblable au drap du vêtement du moine, n'étaient autre chose que des lièvres et des lapins. Les Indiens Moquis coupent leur peau en tranches très fines et en entortillent des mèches de longs fils de pita ou de la fibre de yucca. Il en résulte des cordons velus de la grosseur d'un petit doigt, et ces cordons sont tressés ou tissés de manière à former des couvertures très épaisses, avec lesquelles ces Indiens se vêtissent encore aujourd'hui en hiver. J'ai trouvé des fragments de tissus en poil de lapin même aux sources du rio Gila, dans des abris sous rochers (cave-dwellings) du Nouveau-Mexique. Cette donnée aussi est donc tout à fait exacte et confirme en outre la conclusion antérieure : que Totonteac doit indiquer le groupe des villages Moquis.

Si fray Marcos parle de royaumes, de souverains, de villes et de provinces, pour désigner de simples villages et leurs chefs électifs, il n'y a pas à lui faire aucun reproche. C'était la terminologie, la nomenclature de l'époque, et elle l'est encore chez beaucoup d'écrivains de ce jour qui ne connaissent pas à fond l'Indien de l'Amérique ni son organisation sociale et religieuse.

Quant aux maisons à sept étages, il est inutile de dire qu'il en existe encore aujourd'hui de cinq étages au moins, à Zuni ainsi qu'à Taos.

Mais le reproche qui, de tous, paraît absolument fondé, est celui qui se base sur l'assertion du franciscain : que Cibola était plus considérable que Mexico. Ce reproche paraît d'autant plus justifié que déjà les soldats de Coronado le préférèrent un an plus tard.

Néanmoins tout pueblo, avec ses hautes maisons étagées, paraît à distance beaucoup plus considérable qu'il n'est en réalité. Celui surtout qui ne connaît pas le genre de vie des habitants, qui ne sait pas que les appartements du bas ne sont presque jamais occupés, exagère toujours la population d'un village indien de cette espèce. Mais il y a un autre point bien plus décisif. Fray Marcos comparait Quaquima, non avec l'ancien grand

pueblo mexicain de Tenochtitlan¹ qui avait été rasé et qu'il n'avait jamais vu, mais avec la *nouvelle ville espagnole* de Mexico qu'il connaissait. Cette ville comptait alors à peine dix-huit années d'existence². Dans les premières années du XVII^e siècle, soixante ans plus tard, Mexico contenait quatre mille résidents espagnols³, et c'est, je le répète, de la jeune ville espagnole que parle le moine, et non pas du quartier indien de Tlatelolco, que Cervantes-Salazar en 1554, soit quinze ans après, décrit comme composé de « indorum acciculæ, quas quia humiles sunt et humi serpunt, intra nostratia ædificia obequitantes conspiciere non potuimus⁴. » Si donc il peut y avoir quelque exagération, elle est naturelle et involontaire, et même la comparaison est loin d'être hors de place.

Non seulement la découverte du Nouveau-Mexique, mais aussi des rapports très précis sur les coutumes et les mœurs de ses habitants les plus intéressants, forment donc les résultats de l'entreprise hardie du moine niçois. Ils provoquèrent l'expédition de Francisco Vasquez Coronado. Ce dernier avait connaissance de ce que le religieux *avait rapporté par écrit*. Je crois avoir démontré ci-dessus, que ces rapports sont conformes à la vérité. Si donc Coronado échoua dans sa tentative de colonisation⁵, ce

1) Tenochtitlan couvrait le quart de la surface de la ville actuelle de Mexico. Voyez là-dessus mon *An. Archæological Tour into Mexico*. Part. II, pp. 49 et 50.

2) Le livre le plus ancien de la municipalité de la ville de Mexico commence le 8 mars 1524. *Actas de Cabildo de la Ciudad de Mexico*. Prim. libr., publié par le licencié Ignacio Rayon, 1877, p. 3. D'après S. Joaquin Garcia-Icaz-balceta, c'est vers 1523 que la municipalité se transporta de Cuyuacan à la nouvelle population. Voyez *Mexico en 1554, tres Dialogos latinos que Francisco Cervantes Salazar escribio e imprimio en Mexico en dicho ano*, p. 74, note 74. En 1539, Mexico comptait donc à peu près 16 années d'existence. — D'après Rodrigo de Albornoz, *Carta al Emperador*, 15 décembre 1525 (*Col. de Doc.*, vol. I, p. 506) : « para que esta ciudad no se mudase, que estan en ella edificada casi ciento y cinquenta casas de Españoles y muchas de los Indios. » — En 1556, Mexico contenait 1500 Espagnols d'après Thomson. (Hackluyt, *Voyages*, vol. III, p. 539.)

3) Herrera, *Historia general, Descripcion*, vol. I, cap. ix, p. 17.

4) *Tres Dialogos latinos*, p. 136.

5) Cependant Castañeda lui fait des reproches graves, mais qui ne peuvent être fondés que sur les paroles, et non sur les écrits du religieux. Du reste, Castañeda est un auteur très suspect sur ce point. Ainsi il dit, en parlant du retour de Melchior Diaz (pp. 29-30) « N'ayant rien trouvé de remarquable... les mauvaises nouvelles qu'ils rapportaient... ». Or Melchior Diaz confirme le religieux sur tous les points concernant Cibola. Comparez son rapport dans la

n'est pas à des erreurs supposées du frère Marcos que l'on en peut attribuer l'échec.

Deuxième lettre du vice-roi, pp. 292-297. Il ose dire aussi que Fray Marcos ne vit jamais Cibola, et le reproche de lâcheté vient *surtout de lui* (pp. 13 et 14.) — Enfin il l'accuse d'avoir fait à Coronado « une description si pompeuse de tout ce que le nègre avait découvert, de ce que les Indiens leur avaient conté, et des îles remplies de richesses qui, leur avait-on assuré, existaient dans la mer du Sud... (p. 16). De tout cela il n'y a pas un mot dans la relation du frère franciscain. — Mais ces calomnies ont eu un grand retentissement, et on a, pendant trois siècles et plus, préféré les rebâcher de temps en temps, plutôt que d'examiner sur les lieux mêmes et former ainsi un jugement impartial et intelligent.



